



HAL
open science

Déconstruire l'architecture et construire du social

Valéry Didelon

► **To cite this version:**

| Valéry Didelon. Déconstruire l'architecture et construire du social. Domus, 2019. halshs-02513926

HAL Id: halshs-02513926

<https://shs.hal.science/halshs-02513926>

Submitted on 21 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Déconstruire l'architecture et construire du social

Il a fallu au collectif Belge Rotor à peine plus d'une dizaine d'années pour imposer sa marque dans le milieu de l'architecture. Tout a commencé avec de modestes aménagements d'intérieur à Bruxelles, puis il y eut des expositions remarquées à Venise, Londres ou Oslo ainsi que plusieurs publications¹, et maintenant des activités d'enseignement au sein des plus prestigieuses universités américaines et européennes. Chez Rotor, ce ne sont pas les projets réalisés qui séduisent immédiatement même s'ils sont nombreux, mais le processus pour y arriver, à savoir le réemploi des matériaux et éléments de construction, lequel fait ainsi son grand retour dans un secteur d'activité d'où il avait été quasiment banni depuis les années 1920. En effet, le collectif innove moins qu'il ne s'inscrit explicitement dans une tradition pluri-centenaire qui semble aujourd'hui apporter des réponses aux questionnements les plus contemporains. La logique du réemploi est en effet désormais portée par le souci de plus en plus partagé de lutter contre le gaspillage des ressources naturelles et la consommation excessive d'énergie dont est largement responsable le secteur d'activité du bâtiment.

Année après année, Rotor a de cette façon professionnalisé et perfectionné la pratique à grande échelle du réemploi des éléments de construction, en particulier ceux qui ont été produits de manière industrielle dans les pays développés à partir des années 1960. C'est ainsi que les membres du collectif démantèlent par exemple avec soin des immeubles de bureaux qui lorsqu'ils sont déclarés obsolètes sont encore trop souvent réduits à l'état de gravats. Ils sélectionnent et déposent certains matériaux et composants – sols, cloisons, fenêtres, luminaires, etc., les acheminent vers leur atelier où ils les remettent en état de manière à ce qu'ils puissent être réutilisés sur un autre site. Le collectif puise là de quoi mener à bien les projets d'aménagements dont on lui confie la conception et la réalisation, mais commercialise aussi une grande partie de ses trouvailles auprès de particuliers comme d'entreprises de construction.

Cette démarche semble relever du bon sens de ceux qui veulent agir en faveur de la préservation de l'environnement. Nul idéalisme n'est ainsi affiché par les membres de Rotor qui entendent néanmoins peser sur les habitudes jusqu'à peut-être faire évoluer la réglementation relative au réemploi dans la construction à Bruxelles et dans sa région. Sans être des militants, ils défendent ardemment une pratique qu'ils aimeraient voir se développer hors des niches existantes comme celle du commerce des antiquités. Peut-on alors considérer que Rotor incarne aujourd'hui une alternative au système dominant de production de l'architecture et de la ville contemporaine ? Et au-delà, Rotor participe-t-il à la critique du capitalisme qui l'anime, et dont les externalités négatives sont à l'évidence devenues insoutenables ?

À bien des égards, on peut en effet parler d'une contre-culture constructive que les membres du collectif inscrivent volontiers à la suite de celle qui a émergé aux États-Unis à la fin des années 1960. Ils cherchent eux aussi à prendre leur distance avec la société de consommation dont l'esprit n'a cessé de contaminer le monde du bâtiment au cours des cinquante dernières années. Ils se montrent opportunistes — au bon sens du terme — et privilégient les solutions *ad hoc* à celles standardisées que proposent les grandes firmes du secteur. À cause notamment de l'imprévisibilité, de la fragmentation et de la dispersion de l'approvisionnement, le réemploi demeure un *small business* peut susceptible de mener à l'émergence de monopoles. Par ailleurs, les membres de Rotor cultivent un certain libéralisme en développant leurs activités dans le cadre d'une association sans but lucratif et

¹ Voir : Michaël Ghyoot, Lionel Devlieger, Lionel Billiet et André Warnier, *Déconstruction et réemploi. Comment faire circuler les éléments de construction*, Lausanne : Presse polytechniques et universitaires romandes, 2018.

d'une coopérative. Les chantiers à l'envers d'où ils opèrent constituent ainsi à l'évidence des sortes d'hétérotopies.

Pour autant, Rotor reste dans le giron du système capitaliste en participant en première ligne à ce que les sociologues Luc Boltanski et Arnaud Esquerre ont récemment décrit et analysé comme « l'économie de l'enrichissement »². Florissante dans les sociétés postindustrielles, celle-ci vise à créer de la richesse, non en produisant et en commercialisant des choses neuves, mais en enrichissant celles qui sont déjà là. Elle fait du passé un gisement de significations à exploiter. En ce sens, Rotor travaille en effet à une *mise en valeur* de fragments d'architectures existantes par le biais de leur sélection et leur extraction minutieuse, mais surtout par la construction autour d'eux d'un récit qui fait état de leur histoire et du contexte de leur provenance. Leur aura de cette façon enrichie, ces produits de déconstruction trouvent leur prix et deviennent des marchandises qui peuvent être commercialisées au même titre que les produits neufs. C'est ainsi que Rotor contribue indubitablement au renouveau de l'économie de marché, et même à son avancée sur un terrain jusque là abandonné aux glaneurs.

De fait, si le collectif ne remet pas en cause le processus de la marchandisation, il interroge celui de la modernisation qui travaille l'architecture depuis le 19^e siècle. Il démontre par sa pratique que désormais l'avenir d'un édifice et même d'une ville réside moins dans le déploiement en continu d'artefacts neufs et standardisés que dans l'utilisation d'éléments de seconde main plus ou moins hétérogènes. La condition nécessaire est que ces derniers puissent facilement circuler entre les acteurs – maîtres d'ouvrage, architectes, techniciens, entrepreneurs du bâtiment, etc. – auprès desquels Rotor entend jouer autant un rôle d'intermédiaire que de médiateur. Le travail du collectif est singulier en ce qu'il porte simultanément sur la matière qui est extraite, nettoyée, réparée, préparée, et sur un réseau social qui est activé, développé et reconfiguré. Là où le processus de modernisation a dans le secteur du bâtiment divisé les tâches et isolé les intervenants les uns des autres avant de réduire leur nombre par le biais de la mécanisation, Rotor défend une approche qui privilégie autant le réemploi des choses que l'emploi d'une main d'œuvre abondante et autant que possible désaliénée. L'un des enjeux étant d'adosser la création de valeur à des activités de service et non à l'exploitation des ressources et des énergies fossiles.

Paradoxalement, les membres de Rotor qui tiennent un discours résolument pragmatiste ont donc une pratique dont les enjeux politiques sont réels. Ils mettent les humains au centre des activités de construction au moment où certains architectes rêvent d'introduire robots et imprimantes 3D sur les chantiers. Ils reconnectent nature et culture quand une énième génération de modernistes semble vouloir parachever l'hégémonie du *système technicien* qui les sépare toujours plus. Le collectif Bruxellois ne se contente donc pas de bousculer l'économie matérielle de la construction, mais place l'interaction sociale et la transmission du sens dans le temps au centre du processus de conception. À travers leur réemploi, les fragments du passé ne font cependant pas l'objet de nostalgie et d'une idéalisation de l'artisanat comme chez certains postmodernistes, mais se présentent comme la seule véritable source de projections vers l'avenir. La pratique de Rotor n'est en ce sens pas marginale, mais centrale dans la perspective du nécessaire renouvellement des modes de production de l'architecture et de la ville.

V.D.

² Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Paris : Gallimard, 2017.